

INSTITUT DE FRANCE
ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

LANCEMENT
DU
CHAPITRE FRANÇAIS
INTERNATIONAL CHURCHILL SOCIETY
ASSOCIATION LOI 1901

Séance du mercredi 15 octobre 2025
(Tenue dans la Grande salle des séances de l'Institut de France)



INTERNATIONAL
CHURCHILL SOCIETY
CHAPITRE FRANÇAIS

PARIS
MMXXV

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

LANCEMENT
DU
CHAPITRE FRANÇAIS
INTERNATIONAL CHURCHILL SOCIETY
ASSOCIATION LOI 1901

Séance du mercredi 15 octobre 2025
(Tenue dans la Grande salle des séances de l'Institut de France)



INTERNATIONAL
CHURCHILL SOCIETY
CHAPITRE FRANÇAIS

PARIS

MMXXV

LANCEMENT
DU
CHAPITRE FRANÇAIS
INTERNATIONAL CHURCHILL SOCIETY
ASSOCIATION LOI 1901

Séance du mercredi 15 octobre 2025

Le mercredi 15 octobre 2025, à dix-huit heures, le Chapitre français de l'*International Churchill Society* a été officiellement lancé à Paris, dans la *Grande salle des séances* de l'Institut de France. La cérémonie marque la création du Chapitre français, présidé par M. Jean-Noël Tronc et soutenu par un conseil scientifique dirigé par l'historien François Kersaudy, spécialiste de Winston Churchill.

M. Randolph Churchill, arrière-petit-fils de Winston Churchill et président de l'*International Churchill Society*, M. Jean-Noël Tronc, président du Chapitre français, et M. François Kersaudy, président du conseil scientifique, ainsi que plusieurs membres des Académies associées à l'événement, se sont exprimés au cours de la cérémonie.

Reçu à l'entrée de la salle des séances par M. Xavier Darcos, Chancelier de l'Institut, et M. Bernard Stirn, Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Randolph Churchill est introduit dans la salle par M. Jean-Noël Tronc, qui, selon l'usage protocolaire, le conduit jusqu'au siège réservé.

M. Xavier Darcos, Chancelier de l'Institut de France, a procédé à l'ouverture de la cérémonie :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Vous me permettrez de saluer tout d'abord les amis britanniques qui sont ici, à commencer par le président de l'*International Churchill Society*, Randolph Churchill, et d'autres personnalités qui sont venues jusqu'à nous en traversant la Manche.

Le plus célèbre des Anglais ici étant le membre de l'Académie française, Michael Edwards, que je suis très heureux de saluer, Sir Michael et cher confrère. Je veux saluer, évidemment, le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, qui a été l'artisan de cette cérémonie avec Jean-Noël Tronc, président du chapitre français de l'*International Churchill Society*.

Celle-ci a pu être organisée avec l'appui de mes confrères, Jean-David Levitte, Lord Mance, à côté de Michael Edwards, et Hervé Gaymard. Je suis heureux de les saluer à nouveau ce soir.

Vous le savez, depuis plus de deux siècles, l'Institut de France est un lieu privilégié qui, bien avant l'Eurostar, jeta un pont au-dessus de la Manche. Avec Londres, il a contribué à consolider de manière patiente, mais toujours fragile, un édifice dont les chartes sont celles de la liberté, de la proclamation des droits de l'homme, la construction d'un état de droit, bref, les piliers qui constituent notre patrimoine commun.

Ainsi, que le lancement du Chapitre français de l'*International Churchill Society* a lieu ici, dans ce palais qui abrite l'Institut de France, revêt évidemment une signification profonde. Ce n'est pas seulement un hommage que nous rendons à un homme d'État exceptionnel, c'est le prolongement d'un lien très ancien, et peut-être pas si connu que ça du grand public, entre Winston Churchill et notre compagnie.

D'abord, rappelons-le, mais je pense que Bernard Stirn le dira mieux que moi, Sir Winston Churchill fut élu en 1945 membre associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques. C'était un de nos confrères, comme, d'ailleurs, Sa Majesté le Roi Charles III.

À peine la guerre terminée, nos académiciens avaient voulu reconnaître le penseur politique et l'écrivain d'histoire qu'il fut. En l'accueillant parmi eux, ils rendaient hommage à une figure de l'énergie, de la lucidité, bref, celui qui a permis de sauver l'Europe de l'anéantissement. On pourrait même dire que Churchill aurait pu trouver sa place dans chacune de nos académies. L'Académie des inscriptions et belles-lettres, je crois, aurait été heureuse d'accueillir un enfant turbulent qui se moqua de la grammaire latine dès ses premières rencontres avec les humanités.

Mais plus sérieusement, les beaux arts l'ont accueilli. Comme chacun sait, Sir Winston Churchill ne fut pas seulement un stratège, un orateur, mais aussi un peintre passionné et qui laissa derrière lui plus de 500 toiles et qui d'ailleurs, me dit-on, ont une valeur assez considérable sur le marché de l'art -

on pense à ces paysages de Provence, on pense à ces paysages de Marrakech, en somme, à cette lumière, à cette couleur auquel il était si sensible.

Pourquoi pas l'Académie des sciences aussi ? Car Churchill fut contre toute attente un passionné de science et de technologie.

Dans les années 30, il écrivait des articles de vulgarisation scientifique, il allait même jusqu'à imaginer l'énergie de la fusion nucléaire, et à s'interroger sur la possibilité d'une vie extraterrestre.

L'Académie française, enfin, sans nul doute, puisque Winston Churchill, francophile sincère et francophone accompli, maniait notre langue avec aisance, ou presque.

Récemment, Hervé Gaymard nous rappelait la phrase qu'il a prononcée, je crois, à Strasbourg, quand il avait dit : « *Prenez garde ! Je vais parler français* ».

En tous les cas, dès son jeune âge, il fréquentait notre pays, puisqu'il avait 17 ans, en 1891, quand son père l'envoya à Versailles pour parfaire son français. Il a épousé, comme chacun sait, une francophile passionnée, Lady Clementine, qui parlait un français excellent. Et l'invité d'honneur était déjà, en quelque sorte, un peu français.

Enfin, il aimait la culture, la littérature. Et même les écrivains. Certes, il se moquait de nous. J'ai trouvé ainsi l'une de ses nombreuses citations : « *Le tout-puissant dont son infini sagesse n'a pas cru bon de créer les Français à l'image des Anglais* », disait-il. Mais à part cela, c'était un écrivain majeur, dans sa propre langue, et personne n'oublie évidemment que ses mémoires, ses discours, ses travaux historiques, lui valurent en 1953 le prix Nobel de littérature que Michael Edwards n'a pas encore. Nous comptons sur toi, mon cher ami.

Pendant les heures les plus sombres des Dardanelles, il a combattu aux côtés de poilus, il a lié des amitiés avec des généraux français, il a conservé toute sa vie le casque Adrian que lui offrit le général Fayolle, comme un symbole tangible de l'amitié d'armes franco-britanniques.

Plus tard, à l'épreuve de 1940, les critiques les plus sévères ne purent empêcher ses efforts constants pour établir la légitimité de la France libre auprès de nos alliés. Il lui fallut convaincre une opinion britannique sceptique, rallier les Soviétiques et plus encore les Américains à la cause française.

Mesdames et messieurs, vous le voyez, à tous égards Churchill aurait pu trouver sa place dans l'une ou l'autre de nos académies. Il y était partout chez lui. Je me permets cette hyperbole, puisqu'il n'y a forcément ici que des gens qui admirent profondément Winston Churchill.

Enfin, je veux saluer l'extraordinaire personnalité qu'il fut. Action, écrivain, peintre, amateur de sciences, serviteur des humanités, modèle de courage, de détermination. Je crois pouvoir dire sans forcer beaucoup que Churchill est certainement l'Anglais que nous préférons tous.

En inaugurant ce chapitre français, nous répondons d'ailleurs à l'appel que lui-même, Churchill, avait lancé aux nations, on leur demandant d'étudier l'histoire, le savoir historique qui permet de comprendre le présent et de servir l'avenir.

« *Étudiez l'histoire, c'est là que se trouve tout* », disait-il un jour à un étudiant américain. Injonction qui nous va assez bien. Je vais parler en présence de quelques historiens. Nous considérons quand même que nous jouons un petit rôle dans le domaine du savoir et de sa transmission.

Voilà, mesdames et messieurs, je vous remercie encore de votre attention et je déclare la séance ouverte en donnant la parole tout de suite à Sir Randolph Churchill, président de l'*International Churchill Society*, arrière-petit-fils de Sir Winston Churchill.

M. Randolph Churchill prononce en français l'allocution suivante :

MONSIEUR LE CHANCELIER,

Merci pour vos mots si aimables et pour votre accueil.

C'est pour un moi un grand bonheur d'être aujourd'hui ici parmi vous pour représenter ma famille, au nom de mon arrière-grand-père, Sir Winston Churchill, et en tant que Président de l'*International Churchill Society* qui est une organisation internationale créée en 1966 dédiée à l'étude de la vie et de l'oeuvre de Winston S. Churchill.

Notre Société s'appuie sur l'activité de chapitres dans de nombreux pays dans le monde. Curieusement, jamais un chapitre n'avait été créé en France, qui fut pourtant le pays le plus visité tout au long de sa vie par mon arrière-grand-père, lui qui a toujours été passionné par votre pays.

Je voudrais par conséquent remercier chaleureusement Jean-Noël Tronc et François Kersaudy, président et vice-président du nouveau chapitre français de l'*International Churchill Society*, d'avoir été à l'origine de cette belle initiative.

En ces temps tourmentés, nos deux pays, plus que jamais, sont unis dans la défense des valeurs de liberté et de démocratie dont la préservation, durant la Seconde Guerre Mondiale, doit tant à Winston Churchill.

Parmi les bonheurs qu'il doit à la France, il y a celui d'avoir été admis dans votre Académie des Sciences Morales et Politiques à l'occasion de sa venue à Paris, le 11 novembre 1944, pour le premier défilé dans Paris libéré. Un an plus tard, le 12 novembre 1945, ici-même, à l'Institut de France, il prononçait son discours d'Installation.

Votre Académie a réussi à retrouver ce discours, qui est inédit. Nous aurons, avec le Chapitre Français, le bonheur, grâce à vous, de rendre public prochainement ce document. Permettez-moi, en conclusion, de vous en lire les dernières phrases, dans mon français si churchillien :

« Après les terribles épreuves que nous avons tous traversées, nous ne pouvons pas nous attendre à ce que tout s'arrange immédiatement. Et pourtant, je tiens à vous féliciter sur les progrès qui ont déjà été faits. Dans l'année qui est passée, le monde a vu la France, qui s'avance à part mesurés prendre sa vraie position en tête des nations, grandes, libres et dédiées à la paix. Mon espoir, comme vous le savez, c'est qu'une Europe nouvelle et plus heureuse puisse un jour s'élever de la ruine et de la confusion que nous voyons maintenant autour de nous. Et dans ce noble devoir, le génie, la culture et surtout la puissance de la France doivent jouer leur rôle vrai et incontestable. »

Merci beaucoup.

(Le Chancelier remercie Sir Randolph Churchill pour son discours)

M. Jean-Noël Tronc, président du Chapitre français de l'*International Churchill Society*, prononce l'allocution suivante :

MONSIEUR LE CHANCELIER, MONSIEUR LE CHANCELIER, MESSIEURS
LES PRÉSIDENTS, MESSIEURS LES SECRÉTAIRES PERPÉTUELS, CHER
RANDOLPH CHURCHILL, MESDAMES ET MESSIEURS LES ACADÉMICIENNES ET
LES ACADÉMICIENS, MESDAMES ET MESSIEURS, CHERS AMIS,

Quel bonheur d'être aujourd'hui accueilli à l'Institut, par l'Académie des Sciences Morales et Politiques, pour le lancement du Chapitre français de l'*International Churchill Society*. C'est un honneur qui nous engage pour nos

travaux futurs dont je vais dire quelques mots, et je m'exprime bien sûr au nom de toutes les amies et de tous les amis présents ce soir et qui vont devenir membres de notre Chapitre Winston Churchill.

Je voudrais d'abord exprimer notre reconnaissance aux deux Secrétaires Perpétuels, Laurent Petitgirard, pour l'Académie des Beaux-Arts, et Bernard Stirn, pour l'Académie des Sciences Morales et Politiques, sans qui cette cérémonie n'aurait pas été possible. Je voudrais remercier Véronique Duchaud-Fuselli, Secrétaire Générale de l'Académie des Sciences Morales et Politiques et sa chargée de mission, Emma Carenini, pour leur aide précieuse.

Je voudrais dire aussi toute ma gratitude à l'historien François Kersaudy qui a accepté de présider notre Conseil scientifique, ainsi qu'à tous ses membres, que je voudrais citer et qui sont pour la plupart présents : Galia Ackerman, Claire Charlot, Philippe Chassigne, Béatrix de l'Aulnoit, Samantha de Bendern, Sir Michael Edwards, de l'Académie française, Gérard Hocmard et Guillaume Piketty.

Je voudrais aussi remercier chaleureusement Philippe Wahl, Président du Groupe La Poste, et Président du Comité philatélique, pour son appui après la suggestion que je lui avais faite qu'un timbre soit réalisé à l'effigie de Winston Churchill.

Enfin, je voudrais dire notre reconnaissance à Stéphane Layani, Président de la Semmaris, qui gère le Marché de Rungis, pour son soutien qui nous permettra de vous rafraîchir et de vous restaurer lors du cocktail amical qui suivra cette cérémonie. Sir Winston aurait forcément apprécié cette occasion de goûter des produits du terroir français qu'il aimait tant.

Le Chapitre français de l'*International Churchill Society* aura pour objet de promouvoir en France la connaissance de la pensée, des écrits, de l'action et de l'héritage de Winston Churchill à travers la publication de travaux et l'organisation d'événements. Son objectif est de favoriser les échanges intellectuels, historiques et citoyens, sans esprit partisan et avec, bien sûr, l'esprit critique nécessaire face à certains des engagements politiques de Churchill dans lesquels nous pouvons ne pas du tout nous retrouver. L'esprit critique était d'ailleurs une des grandes qualités de ce grand homme, y compris par l'auto-dérision. Je ne résiste pas au plaisir de partager deux de ses citations avec vous.

Churchill fut ministre des finances de 1924 à 1929. Je le cite, en 1930 : *«Everybody said that I was the worst Chancellor of the Exchequer that ever was. And now I'm inclined to agree with them. So now the world's unanimous.»* « Tout le monde dit que

j'ai été le pire Chancelier de l'Échiquier qu'il y eut jamais. A présent je suis enclin à être d'accord, il y a donc unanimité ».

Dans son autobiographie parue en 1930, *My early Life*, il disait de son unique roman, *Savrola*, écrit lorsqu'il était officier en Inde puis au Soudan, et publié en 1900, « *J'ai toujours encouragé mes amis à s'abstenir de le lire* ». Pour l'avoir lu, je serai moins sévère, et contrairement à ce qu'on entend souvent, il méritait pleinement le Prix Nobel de littérature qu'il reçut en en 1953 pour récompenser une œuvre de plus de 50 livres, lui qui vécut notamment grâce à ses droits d'auteur.

Parmi nos premiers projets, nous irons à Londres à l'occasion d'une grande rétrospective des tableaux de Churchill organisée à la Wallace Collection du 29 mai au 29 novembre 2026, occasion de visiter Chartwell et Bleinheim, le célèbre château du non moins célèbre Malborough, ancêtre de Winston Churchill, où celui-ci est né et où il est enterré.

Et puis je forme le vœu que nous puissions travailler au projet d'un grand colloque, pour début 2027, qui pourrait se tenir sous l'égide des Académies, d'autant plus que Churchill le peintre, l'écrivain, le militaire et l'homme politique sont autant de facettes qui peuvent intéresser les Académies.

Ce qui nous rassemble, au sein de ce Chapitre français Winston Churchill lancé officiellement ce mercredi 15 octobre ici à l'Institut de France, ce sont les principes churchilliens de liberté, de démocratie parlementaire, d'engagement civique, de courage et de vision historique.

Ce qui nous réunit est la conviction que le monde a aujourd'hui comme en 1940 besoin de personnalités avec les mêmes qualités et les mêmes convictions que celles de Churchill. J'en citerai cinq : le courage, l'humanité, la lucidité, la liberté, l'Europe.

Churchill était un homme très courageux. Son courage physique évidemment, lui qui participa à cinq guerres avant même la Seconde Guerre mondiale. Il était même intrépide et échappa de peu à la mort aussi bien dans l'actuel Afghanistan et durant la Guerre des Boers que pendant la fameuse charge de cavalerie d'Omdurman, au Soudan, ou dans les tranchées en 1917. Mais il était aussi d'un grand courage intellectuel et moral. C'était un esprit libre.

Churchill était profondément humain, y compris par ses faiblesses, et cette faille que fut toute sa vie le souvenir d'un père qui l'a toujours sous-estimé, ce dont il témoigne dans une nouvelle extraordinaire, écrite en 1947, « *The Dream* », dont nous proposerons bientôt une nouvelle version au

public francophone. Il pleurait facilement, mais parce qu'il était très accessible à la pitié, comme lorsqu'il allait à la rencontre des Londoniens dévastés par le Blitz.

Il était magnanime avec les vaincus et citait souvent ce vers de Virgile dans l'Enéide : *Parcere subjectis et debellare superbos* (Épargner ceux qui se soumettent, et dompter les superbes). C'est ce qu'il fit après la guerre des Boers en plaidant pour une prompte réconciliation, et cela compta beaucoup en 1940 pour que l'Afrique du Sud ne rejoigne pas l'Axe. Il fut de ceux qui déplorèrent la dureté des clauses du Traité de Versailles, devinant les conséquences néfastes de ce Traité que Foch qualifia d'« Armistice de 20 ans ». Après la Deuxième Guerre mondiale, il joua un rôle actif pour encourager la réconciliation franco-allemande et la réintégration rapide de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon dans le concert des nations.

Il était également un homme lucide, qui eut souvent raison contre les autres. Face à la lâcheté et à la tentation permanente du déni de la réalité, il se rendit à la fois célèbre et impopulaire en disant la vérité et en prédisant, selon sa célèbre formule, qu' « à préférer le déshonneur à la guerre, on aurait les deux », mais à un coût infiniment plus lourd. William Shirer, dans sa magistrale histoire du IIIème Reich, dit, à propos de la remilitarisation de la Rhénanie en mars 1936 qui ouvrait la voie à l'écroulement de l'Europe démocratique, je le cite, que « *seul Hitler et seul aussi Churchill en Angleterre semblent l'avoir compris* ».

Au moment où la démocratie est aux prises avec de nouveaux types de danger, dont l'un des plus grands est sans doute cette notion folle de « vérité alternative » pour parler du négationnisme sous toutes ses formes, l'attachement de Churchill à la vérité est un modèle. Ce n'est pas pour rien qu'il fut, l'an dernier, accusé par un pseudo-historien invité par Tucker Carlson, l'un des principaux journalistes du mouvement MAGA, d'être la cause de la IIème Guerre mondiale, dans une charge à la fois antisémite et remplie de contre-vérités historiques dont la vraie raison d'être est le néo-isolationnisme américain au moment où la Russie attaque l'Europe.

Churchill était passionnément attaché à la liberté et aux institutions démocratiques de l'exemplaire régime parlementaire britannique.

Nous sommes nombreux à penser qu'il a sauvé le monde, et qu'il s'en est fallu de peu que nous vivions aujourd'hui dans l'une de ces uchronies qui ont imaginé la victoire des forces de l'Axe. Après tout, le 10 mai 1940, quand Chamberlain fut forcé de démissionner, beaucoup, notamment chez les Conservateurs, et le Roi lui-même, lui préféreraient Halifax. Lequel eut

certainement signé la paix avec Hitler dès l'été 1940, ce que le Führer voulait absolument.

Et l'ancien conseiller du Premier ministre Lionel Jospin que je suis ne peut s'empêcher de rappeler ici que c'est notamment aux Travaillistes qu'il dût d'être appelé à devenir Premier ministre. Ces mêmes travaillistes avec qui Churchill forma d'ailleurs un exemplaire gouvernement d'Union nationale pendant cinq ans. Toutes ressemblances...

Cinquième et dernier mot que j'ai voulu illustrer pour parler de Churchill, l'Europe. Je voudrais rappeler ici que Churchill fut un Européen convaincu. Il croyait passionnément dans la grandeur de la civilisation européenne. A l'heure où nous sommes confrontés à des choix vitaux pour notre avenir et notre souveraineté en tant qu'Européens, il faut rappeler ce qu'on lui doit. Bien sûr, on songe à sa fameuse formule du Rideau de Fer, quand il fut le premier, à Fulton, à dénoncer l'écrasement des libertés par Staline dans l'Est de l'Europe. Mais il faut aussi rappeler son discours de Zurich en 1946, son appel aux Etats-Unis d'Europe et le fait qu'il fut l'un des inspirateurs du Conseil de l'Europe.

Le monde a besoin de personnes courageuses, humaines, lucides et attachées aux libertés démocratiques.

Le monde a aussi besoin de l'Europe, et attend souvent de nous, plus encore peut-être, que beaucoup d'Européens eux-mêmes ne le pensent.

L'Europe après tout, avec toutes ses imperfections et la part sombre de sa grande histoire, pourrait bien être, pour paraphraser ce que disait Churchill à propos de la démocratie, « le pire des modèles à l'exception de tous les autres ».

Je vous remercie.

Lord Mance, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques prononce son discours :

CHANCELIER, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'INTERNATIONAL
CHURCHILL SOCIETY, MESDAMES ET MESSIEURS, *DISTINGUISHED GUESTS*

C'est avec les mots si bien connus et cités par Monsieur Randolph Churchill, « *Prenez garde, je vais parler* », que Winston Churchill a commencé son célèbre discours le 12 août 1949 sur la place Kléber à Strasbourg, marquant la

première séance de l'Assemblée du Conseil de l'Europe, qui espérait-il, comme cela a été dit, en Européen passionné, deviendrait la réunion de l'Europe.

Un an plus tard, le Conseil de l'Europe donnait naissance à la Convention européenne des droits de l'homme. Qui sait ce que Churchill aurait pensé de la volonté actuelle de son ancien parti, annoncée la dernière semaine, de quitter cette convention.

Nous vivons dans une époque complexe et perplexe. Mais ce qui importe aujourd'hui, c'est que nous avons quelque chose à célébrer chaleureusement. Et c'est un signe de l'amitié franco-britannique que nous sommes tous ensemble ici ce soir pour cette raison.

Churchill s'est rendu en France plus souvent que dans tout autre pays. Il aimait autant le sud de la France que Paris, où il comptait de nombreux amis politiques et militaires. La création d'un chapitre français, d'une branche française de l'*International Churchill Society*, est une merveilleuse façon de commémorer et de le consolider. Le timbre montre bien l'image de l'homme.

Je félicite et remercie ceux qui ont conçu la création de cette nouvelle branche et tous ceux qui ont organisé et rendu possible cette soirée.

C'est un plaisir particulier d'être invité, en tant que membre de la correspondance britannique, à prendre la parole au nom de l'Académie des sciences morales et politiques. Je ne peux pas, bien sûr, prétendre avoir aucun lien personnel avec Churchill - même si j'habite à moins de 500 mètres de la maison où le futur président de Gaulle, alors chef de la France libre, a passé ses années de guerre à Londres et où, j'imagine, Churchill peut être, lui a rendu visite dans le cadre de leur "mésentente cordiale" - un bon mot inventé par l'historien préféré de ma jeunesse, le Professeur David Thompson of Sydney Sussex College, Cambridge, auteur du livre « *Europe Since Napoleon* », l'« *Europe depuis Napoléon* ».

Plus récemment, l'essence de la relation entre Churchill et de Gaulle a été fortement capturée par Richard Vinen dans son livre « *The Last Titans* », que je présente là, Les derniers titans. Quand ils se sont rencontrés pour la première fois en juin 1940 Churchill et de Gaulle ne pouvaient pas savoir ce qui allait se passer, ni combien de temps ils allaient même survivre. Ils ne jouissaient pas non plus de la réputation universelle dont ils jouissent aujourd'hui. Même à la fin de l'année 1940, après certains des discours les plus motivants de Churchill.

J'ai en ma possession une lettre écrite par une personnalité publique éminente à mon grand-père, lui demandant où étaient les grands hommes qui

sauveraient la civilisation de la crise à laquelle étaient confrontés à la fin de l'année 40. C'est étonnant.

Bien que je ne puisse moi-même prétendre avoir aucun lien personnel avec Churchill, mon grand-père et Sir Winston se sont rencontrés à plusieurs reprises, comme en témoigne une lettre conservée dans les archives Churchill à Cambridge. Cette lettre démontre le sens de l'humour et le manque de formalité de Churchill, même dans les moments les plus graves, et malgré sa célèbre détermination, ou de temps en temps, son obstination, sa capacité à changer de cap, lorsque cela s'avère vraiment nécessaire.

Mon grand-père était sapeur, expert en transport, et a occupé le poste de directeur des chemins de fer pendant la Première Guerre mondiale, puis celui de chef de la délégation britannique des transports lors des négociations du traité de Versailles.

Au cours des premiers mois de la Première Guerre mondiale, en 1914, Churchill, en tant que Premier Lord de l'Amirauté, disposait d'une influence et de ressources considérables sous la forme de l'arme marine et du personnel naval dans la Manche et le nord de la France.

On a parlé, c'est un bon mot du Premier ministre Herbert Asquith, de son "armée privée". Churchill s'est même rendu en personne à Anvers, où une résistance finalement infructueuse était menée. Il a même demandé un rang militaire, ce qui a été refusé par le Lieutenant Général. Il a voulu revenir, mais ce n'est pas passé. Certaines commandes ont été émises à son armée privée à un moment donné pour détruire tous les chemins de fer français, sans doute pour éviter qu'ils ne tombent entre les mains de l'ennemi.

Mon grand-père, qui n'était encore que simple capitaine à cette époque, fut convoqué à la réunion du Conseil de l'armée, présidé par le Premier ministre Herbert Asquith, afin de démontrer au Conseil l'effet potentiel de telles décisions gouvernementales, voulues de toute évidence par Churchill.

Churchill examina le document que mon grand-père avait créé pour étayer son argumentation et fit remarquer qu'il ressemblait à une "glace napolitaine". Mais les grands esprits peuvent changer.

Quelques jours plus tard, le Quartier maître général de l'armée demanda à mon grand-père de se rendre à nouveau, cette fois à l'Amirauté, où il fut reçu par Churchill et fut très impressionné par la volonté d'écoute du premier Lord de l'Amirauté et par son annulation immédiate, à la requête d'un simple capitaine, des ordres qui avaient été donnés.

Une fois encore, je remercie tous ceux qui ont organisé cet événement et qui sont présents ici aujourd'hui.

Le nouveau chapitre puisse-t-il prospérer aux côtés de l'ensemble de la société dans son rôle précieux qui consiste à promouvoir notre compréhension du monde et de son histoire et à inculquer les valeurs de liberté et de démocratie pour lesquelles Churchill et de Gaulle se sont battus ensemble. Merci beaucoup.

Sir Michael Edwards, membre de l'Académie française, prononce son discours :

Je ne sais pas si j'ai vraiment entendu la voix de Churchill pendant la Deuxième Guerre mondiale. Ce n'est pas impossible, j'avais sept ans en 1945. Il est certain que je l'ai entendue dans les années d'après-guerre, grâce aux retransmissions, aux documentaires, aux films. Mais dans mon imagination, j'entends sa voix au moment même des événements, et cette voix me hante. Je me demande pourquoi. Serait-ce à cause de la gravité des circonstances, du fait d'avoir vécu, gamin, une guerre terrible, qu'elle s'est imprimée dans ma mémoire ? Mais je sens que la raison est plus profonde. Il y a d'abord la qualité de sa voix, qui me remue encore.

Je pense à Kathleen Ferrier, grande contralto anglaise de l'époque. Il suffit que je l'entende chanter une ou deux notes ou que j'entende Churchill prononcer un ou deux mots, pour être saisi, entièrement concentré dans l'écoute. Puis il parlait aux personnes qui l'écoutaient. Cela semble évident : que fait un orateur sinon s'adresser à ses auditeurs ?

Mais il y avait une proximité, une ouverture dans la voix de Churchill qui les assuraient qu'il pensait à eux. Surtout, comme un poète, comme un acteur, il entendait la langue anglaise, ses sons, ses rythmes, ses façons de rendre présent le réel. Et il écoutait cette langue en profondeur. Aux moments les plus importants de ses discours, il emploie des mots qui remontent au vieil anglais, à la langue parlée sur l'île par les Angles et les Saxons à partir du Vème siècle.

Dans ce passage, par exemple – que les Français connaissent bien – de son grand discours de mai 1940 : « Je n'ai rien à offrir... *I have nothing to offer but blood, toil, tears and sweat* ». Tous les mots viennent du vieil anglais, sauf *toil*, et toute la fin de la phrase se déroule en monosyllabes : *blood – toil – tears – and – sweat*. Churchill procède comme beaucoup d'écrivains anglais.

Quand Shakespeare arrive, dans ses poèmes, au plus sérieux de son propos, ou qu'un de ses personnages plonge au plus profond de lui-même, c'est le vieil anglais que l'on entend. Chez Hamlet, par exemple, au début de la plus célèbre de toutes les tirades : « *To be or not to be, that is the question* », encore une phrase toute en vieilles monosyllabes jusqu'à *question*, d'origine latine. Ou le roi Lear, lorsqu'il se rend compte qu'il a mal jugé sa fille, Cordélia : « *I did her wrong* ». Et on peut ajouter, à propos de Churchill, que s'il entendait le fonds anglo-saxon de l'anglais, il entendait aussi Shakespeare, les sons, les rythmes, toutes les ressources de l'anglais shakespearien.

Dans son discours à l'éloge des pilotes de la Royal Air Force qui avaient gagné la première phase de la Bataille de la Grande Bretagne, il dit que « jamais dans l'histoire des conflits entre les hommes... *was so much owed by so many to so few*. » Encore une suite de monosyllabes (sauf *many*) venus du fond de l'histoire, qui fait allusion au discours de Henry V se réjouissant, dans la pièce de Shakespeare, de la petitesse de son armée, dont la victoire serait d'autant plus glorieuse, et parlant de « *we few, we happy few* », expression connue des Français grâce à Stendhal.

Churchill écoutait la langue anglaise, la langue de Shakespeare, l'histoire de son pays. En écoutant Churchill, nous entendons le fonds le plus réel de notre langue, la littérature anglaise, les rythmes aussi de la Bible anglaise de 1611 (la Bible du roi Jacques), et l'histoire de l'Angleterre. Il paraît que Churchill était si ému en voyant les jeunes pilotes s'envoler pour se battre contre les avions de la Luftwaffe sachant qu'ils allaient peut-être mourir, qu'il demanda à celui qui l'accompagnait de ne pas lui parler. Je suis ému par la vie, le génie et la voix de Winston Churchill.

Monsieur Hervé Gaymard, membre de l'Académie des sciences morales et politiques et président de l'Institut Charles de Gaulle, prononce son discours :

En juin 1940, le jeune Yves Guéna – il n'a pas dix-huit ans - s'embarque pour l'Angleterre. Fraîchement débarqué, affamé, il s'engouffre dans un Pub pour étancher sa soif et sa faim d'un sandwich et d'une bière. Mais il n'a pas de quoi payer, lui qui a tout quitté, cœur vaillant et poches vides. Le tavernier l'entend bredouiller les quelques mots d'anglais qu'il maîtrise alors. Et de s'exclamer, d'un cri du cœur : « *Free french ? Be my guest !* ».

Il y eut bien une épiphanie de cette sorte-là entre de Gaulle, « *trop seul et trop pauvre pour céder quoi que ce soit* », et Churchill, à qui s'applique cette célèbre maxime gaullienne selon laquelle « *pour être grand, il faut épouser une grande querelle* ». Il y a dans l'attitude du Churchill de l'été 1940 comme dans sa personnalité une générosité profonde, sincère, que l'on n'attribue pas forcément très spontanément au tempérament britannique, à tort : il faut connaître cet engagement de 1940, cette acceptation placide du combat, des souffrances, des bombardements, tant que l'on donne à John Bull les moyens de se battre.

Churchill en est l'incarnation. De Gaulle pressent sans doute la personnalité de ce vieux lutteur, qui au fond ne respire bien que dans la tempête, après tant d'années de purgatoire à la Chambre des Communes, à hurler contre l'indifférence cynique et sentencieuse. Cette personnalité de l'homme de caractère, de Gaulle l'a dépeinte par anticipation huit ans plus tôt dans *Le Fil de l'épée* : « *Mais que les événements deviennent graves, le péril pressant, que le salut commun exige tout à coup le goût du risque, la solidité, aussitôt, change la perspective et la justice se fait jour. Une sorte de lame de fond pousse au premier plan l'homme de caractère. On prend son conseil, on loue son talent, on s'en remet à sa valeur* ».

Trois moments me semblent symboliser cette relation entre l'homme de Blenheim et celui de Colombey-les-Deux-Églises.

Le premier nous ramène aux premiers temps du conflit, le 28 juin 1940, quand seuls de Gaulle, guidé par sa vision, et Churchill, porté par sa volonté, envisagent la possible défaite allemande. De Gaulle est alors un homme seul. « *Qu'importe* », rétorque Churchill, « *vous êtes seul, je vous reconnais tout seul* ». C'est ce qui les relie : ils sont leur pays, ils sont les seuls dépositaires de leur part irréfragable de souveraineté nationale qui survit aux coups de boutoir de l'armée allemande. Peut-être sont-ils même encore davantage : Churchill plus que l'Angleterre dont une partie des élites cherche à transiger, de Gaulle plus que les Français dont une large majorité accepte la défaite. On pense à ces lignes admirables d'Albert Cohen : « *Ils les font ce qu'ils sont. Ils les haussent jusqu'à eux-mêmes* ». Combien existe-t-il de moments où un homme *est* son pays ? Qui, au fond, peut en dire autant dans l'histoire contemporaine de deux nations ?

Le second moment nous conduit au 11 novembre 1944. Churchill participe au défilé militaire sur les Champs-Élysées, en invité d'honneur, alors que la guerre fait encore rage en Lorraine, dans les Vosges et en Alsace. On sait combien la victoire de 1918 a creusé un fossé entre la France et l'Angleterre : la présence ce jour-ci de Churchill, premier ministre et chef de guerre, est une

transgression inouïe. Elle est un signe de réconciliation, d'amitié comme, là encore, par-delà les brouilles et les conflits, seuls deux géants peuvent en prodiguer. Sur les images d'archives, regardons Churchill, saisi par l'émotion, saluant la foule de son chapeau, presque maladroitement, saluant un peuple qu'il aime, et auquel tant d'histoire le lie. C'est à Paris que ses parents se sont mariés. C'est sur les champs de bataille français qu'il a donné les derniers feux de sa carrière militaire. C'est enfin sur le sol français, de Briare à Tours, que se noue son grand destin. Churchill aime la France, alors qu'une grande partie des élites anglaises la méprisent, ou la dénigrent. On sent aussi cette tendresse dans l'incipit de son discours de Strasbourg en 1949 : « *Préparez-vous, je vais parler en français : une entreprise terrifiante, et qui sera une dure épreuve pour votre amitié envers la Grande-Bretagne.* » On peut lire la sincérité de cet attachement sur son visage, cette émotion presque enfantine, qui lui ouvrira, pour lui seul, l'ordre des Compagnons de la Libération, le 6 novembre 1958, avec ces mots du Général : « *La France sait ce qu'elle lui doit.* »

« *Je regretterais de vivre dans un pays gouverné par de Gaulle, mais regretterais aussi de vivre dans un monde, ou avec une France qui n'aurait pas un de Gaulle* », écrivait Churchill en 1949. Cette ambivalence de deux géants luttant féroce­ment pour la souveraineté de leur pays, mais comprenant que l'un grandissait l'autre, est ici mise à nu. Ce sentiment est aussi celui du Général. La dernière image nous amène en janvier 1965, au moment où le décès de Churchill clôt ce parcours partagé, alors que les grues du port de Londres saluent le passage de son cercueil sur la Tamise. Les mots adressés à la reine Elizabeth sont sobres, mais denses : « *La France ressent profondément le deuil qui frappe l'Angleterre. Pour tous, dans mon pays, pour moi-même, Sir Winston Churchill est et restera toujours celui qui, en dirigeant jusqu'à la victoire l'admirable effort de guerre britannique, contribua puissamment au salut du peuple français et de la liberté du monde. Dans ce grand drame il fut le plus grand.* ». Aux obsèques dans le froid londonien, le 31 janvier 1965, de Gaulle est en uniforme, l'air absent. Peut-être pressent-il que, pour lui aussi, le dernier acte approche. Le chemin est loin d'être fini, mais il hésitera, quelques mois plus tard, à solliciter des Français un second mandat présidentiel : soit qu'il redoute, comme Churchill, de se heurter à l'ingratitude des peuples en paix, soit qu'il considère, comme il est possible, que le temps qui reste est désormais à l'histoire et aux *Mémoires*.

Pour imaginer ce que pouvait représenter Churchill pour de Gaulle, comment ne pas penser à cette formule employée au sujet de Malraux, « *ami fervent des hautes destinées* », aventurier du quotidien, enfermé et étouffant dans

une réalité trop morne, et ne respirant qu'au vent de la grande histoire ? De Gaulle ne sera pas que l'homme des tempêtes. Car à la différence de Churchill, il sera aussi l'homme de la refondation, tant pour lui la crise et la vision de long terme se répondent sans s'opposer, comme si l'une fécondait l'autre. Mais si la France « *sait ce qu'elle doit à l'Angleterre* », c'est, comme l'écrivait Albert Cohen, « *d'avoir eu la force de tenir périlleusement le solitaire flambeau de liberté et d'espoir sur l'Europe* ». N'oublions jamais la conclusion d'Albert Cohen : « *Sans l'Angleterre, et son âme qui est Churchill, le monde des hommes humains était mort* ».

Monsieur François Kersaudy, historien, président du conseil scientifique et Vice-président du Chapitre français de l'*International Churchill Society*, prononce son discours :

En 1944, quand Churchill a été informé de l'invitation des académiciens, il a répondu : « *Je ne connaissais pas l'Académie des sciences morale et politique, mais je trouve que par les temps qui courent, c'est une très bonne chose que la morale garde un œil sur la politique.* »

Le conseil scientifique de notre chapitre est presque au complet, et ses premières tâches seront d'enrichir le site Churchill France, et aussi de préparer le grand colloque Churchill, dont les historiens diront à l'avenir qu'il a été l'événement le plus marquant de l'année 2027.

Quelques mots sur Churchill et la France : la France de Churchill, c'était : le pays préféré de sa mère ; le pays étranger où il a séjourné le plus longtemps et le plus fréquemment, comme nous l'a exposé Lord Mance ; le pays de la langue française, seule langue étrangère qu'il massacrait couramment, avec une syntaxe qui devait beaucoup à l'initiative personnelle ; la patrie de ses deux grands héros – après son père et son ancêtre Marlborough –, à savoir Jeanne d'Arc et Napoléon, ce qui n'était pas banal pour un Anglais ; la France de Churchill, c'était aussi la patrie de Clemenceau, dont il disait qu'il aurait fait un bien meilleur symbole pour la France que n'importe quelle volaille de basse-cour ; et aussi la patrie de son allié difficile du temps de guerre et de son grand ami de l'après-guerre, le général de Gaulle, comme nous l'a expliqué somptueusement Hervé Gaymard ; la France de Churchill, c'était le pays de l'armée française, qu'il considérait comme la meilleure d'Europe, même assez longtemps après qu'elle ait cessé de l'être ; c'était aussi le rempart de la

Grande-Bretagne sur le continent, qui devait la protéger du militarisme prussien et de l'ours russe. Enfin, la France de Churchill, c'était la Côte d'Azur, avec ses habitants chaleureux et admiratifs ; avec ses *paintations spots*, un néologisme churchillien qui pourrait se traduire par « endroits peinturables » ; avec ses villas accueillantes et généralement anglaises tout le long de la côte ; avec ses armateurs grecs et ses princes monégasques, avec ses casinos, son champagne et son cognac ; enfin avec son ciel lumineux, qui le consolait des brumes de l'Angleterre et des atteintes du grand âge, parce qu'il avait découvert, vingt ans avant Charles Aznavour, que la misère est bien moins pénible au soleil.

Dernière chose : vous le savez, il n'y a pas un Winston Churchill, il y en a vingt - comme dans le dessin de sir David Lowe, où l'on voit dix-neuf Winston Churchill lever leur verre à la santé de l'octogénaire Winston Churchill. Comme on ne peut pas tous les faire parler, nous ne donnerons la parole qu'à trois d'entre eux.

Voici d'abord Churchill historien romantique : « *History, with its flickering lamp, stumbles along the trail of the past, trying to reconstruct its scenes, to revive its echoes, and kindle with pale gleams the passions of former days !* » – « *L'Histoire avec sa lampe vacillante, avance en trébuchant sur les chemins du passé, en essayant de reconstruire ces scènes, de raviver ses Échos, et de rallumer avec de pâles lueurs les passions des jours révolus.* »

Voici ensuite le Churchill philosophe. Vous savez que ses éditeurs ont toujours essayé de le dissuader de « *philosophiser* », c'est-à-dire de glisser ses convictions philosophiques dans ses récits historiques ou politiques. Mais, par chance pour nous, ils ont toujours échoué, ce qui nous permet d'apprécier des passages comme celui-ci : « *One must never forget, when misfortunes come, that it is quite possible they are saving you from something much worse* » - « *Il ne faut jamais oublier que, quand un malheur survient, il peut fort bien vous préserver d'un malheur bien plus grand.* » « *Or that, when you make some great mistake, it may very well serve you better than the best advised decision* » – « *Ou bien que, quand vous faites quelque grave erreur, elle peut fort bien vous servir mieux que la décision la plus avisée.* » Eh bien, cela nous est arrivé à tous – deux ou trois fois dans l'existence –, mais dans le cas de Churchill, cela lui est arrivé toute sa vie. C'est injuste, mais c'est ainsi...

Voici enfin le Churchill Premier ministre de guerre : « *All I ask for is compliance with my wishes, after reasonable discussion* » – « *Tout ce que je demande, c'est qu'on se plie à ma volonté, après un temps de discussion raisonnable.* » Vous voyez, il ne

demande pas grand-chose, il ne demande que cela ! Mais, par chance, ses ministres, ses généraux, ses diplomates et ses alliés ne se sont pas toujours pliés à sa volonté – ce qui a contribué, dans une certaine mesure, au salut de la Grande-Bretagne et du monde libre, et en définitive, à la plus grande gloire de Winston Churchill. Et enfin ceci, qui s'applique parfaitement à la réunion de ce soir, et se passe entièrement de traduction : « *This is not the end ; it is not even the beginning of the end ; but it is, perhaps, the end of the beginning* ». Merci à Churchill, et merci à vous tous !

Monsieur Bernard Stirn, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, conclut la cérémonie :

Cela a été un réel plaisir en même temps qu'un grand honneur pour l'Académie des sciences morales et politiques d'accueillir ce soir, avec notre confrère de l'Académie française, Michaël Edwards, la cérémonie de lancement du Chapitre français de l'*International Churchill Society*, présidé et animé par mon ami Jean-Noël Tronc.

Les différents discours ont rappelé l'exceptionnelle richesse de la personnalité de Winston Churchill. Il m'est agréable de féliciter tous les intervenants pour leurs propos et de remercier en particulier Lord Jonathan Mance, correspondant de l'Académie, qui a fait le voyage à Paris pour être présent parmi nous ce soir. Mes remerciements vont aussi à mon confrère Hervé Gaymard qui a si bien évoqué les liens de Winston Churchill et du général de Gaulle. Les Mémoires de guerre expriment magnifiquement les sentiments du général de Gaulle : « *Cet exceptionnel artiste était sensible au caractère de ma dramatique entreprise. Qu'aurais-je pu faire sans le concours de Churchill ? Il me le donna tout de suite* ». En faisant, en 1958, Churchill compagnon de la Libération, le général de Gaulle montrait la force des liens qui unissaient les deux hommes. Mes remerciements s'adressent aussi à l'ensemble des équipes de l'Institut et de l'Académie qui ont veillé à l'organisation de la manifestation qui nous réunit et permis son bon déroulement.

Cette soirée est l'occasion d'honorer, soixante ans après son décès, un membre associé étranger de notre académie. Celle-ci en compte douze. Thomas Jefferson, élu le 26 décembre 1801, a été le premier d'entre eux. Winston Churchill a été élu le 20 novembre 1944 au fauteuil n° 6 des associés étrangers. Même si comme tous les fauteuils d'associés étrangers, le fauteuil

n°6 voit se succéder des personnalités de nationalités différentes, notons qu'avant Winston Churchill, il avait été occupé par plusieurs grandes figures britanniques, Lord Thomas Macaulay, Lord Philip Stanhope et Lord Arthur Balfour. En 1965, c'est également un britannique, l'historien Arnold Toynbee qui succédera à sir Winston. Notre académie a l'honneur de compter aujourd'hui parmi ses associés étrangers Sa Majesté le roi Charles III, élu comme prince de Galles en 1992 au fauteuil n°3.

Tant par la période que par la dimension de Winston Churchill, la présence de ce dernier parmi nous a revêtu une signification particulière que nous sommes heureux et fiers de rappeler aujourd'hui. Après qu'un décret signé par le général de Gaulle le 6 janvier 1945 avait approuvé son élection, sir Winston a été officiellement accueilli dans notre compagnie le lundi 12 novembre 1945. Dans son discours de bienvenue, George Davy, qui présidait l'Académie, évoquait « *Cet homme extraordinaire qui avait su forcer jusqu'au destin et gagner ainsi le cœur de toute une nation* ». Il rappelait la « *longue, minutieuse et presque invraisemblable réserve d'imagination, d'audace et de risque que Churchill dut mettre en œuvre durant de longs mois* ». On imagine la résonance de tels mots en 1945. Churchill répondit en français, par un discours tourné vers l'avenir, dont son arrière-petit-fils, Randolph Churchill, a lu des passages de manière émouvante. Souvenons-nous, en particulier, de ces mots de Winston Churchill : « Mon espoir, comme vous le savez, c'est qu'une Europe nouvelle et plus heureuse puisse un jour s'élever de la ruine et de la confusion que nous voyons maintenant autour de nous. Et dans ce noble devoir, le génie, la culture et surtout la puissance de la France doivent jouer leur rôle vrai et incontestable ».

Grâce à l'*International Churchill Society*, ces phrases ont pu être rappelées ce soir. Je suis heureux de remettre à son président, Randolph Churchill, la Minerve qui est le symbole de notre académie et de laisser maintenant la parole à M. Philippe Bajou, directeur général adjoint de La Poste pour la présentation du nouveau timbre à l'effigie de Winston Churchill.

M. Philippe Bajou, directeur général adjoint du Groupe La Poste, s'avance pour présenter le timbre commémoratif à l'effigie de Winston Churchill. Ce timbre, conçu à l'initiative du Chapitre français de l'*International Churchill Society*, est dévoilé devant l'assemblée réunie dans la Grande salle des séances de l'Institut de France. L'assistance salue cette création, hommage rendu à l'homme d'État et symbole de son héritage.

M. Randolph Churchill reçoit ensuite, au nom de sa famille, du Chapitre français et de l'Institut, l'escarboucle, témoignage de la continuité des liens entre la France et la mémoire churchillienne. La remise est effectuée dans le respect des usages et sous les applaudissements de l'auditoire.

M. Stéphane Layani, président de la Semmaris Rungis, prend à son tour la parole :

MONSIEUR LE CHANCELIER DE L'INSTITUT,
MONSIEUR LE MINISTRE ET PRÉSIDENT DE L'INSTITUT CHARLES DE GAULLES,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'INTERNATIONAL CHURCHILL SOCIETY,
MESSIEURS LES ACADÉMICIENS,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL SCIENTIFIQUE ET VICE-PRÉSIDENT DU CHAPITRE FRANÇAIS,
MONSIEUR LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
MONSIEUR LE DIRECTEUR GÉNÉRAL ADJOINT DU GROUPE LA POSTE,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CHAPITRE FRANÇAIS,

MESDAMES ET MESSIEURS

Il était impossible de ne pas être partenaire de la Churchill Society, dont l'histoire entretient de solides liens avec la Gastronomie.

L'Angleterre, dit-on, a inventé la diplomatie. La France, elle, a inventé la sauce. Et Winston Churchill, qui connaissait l'une et goûtait l'autre, sut réconcilier les deux autour d'une table nappée.

On raconte qu'il disait - avec ce flegme délicieux : « *L'Angleterre n'a que deux sauces... toutes deux s'appellent la moutarde.* »

Là où d'autres voyaient en la gastronomie un luxe, Churchill y voyait une arme politique. « *Souvenons-nous que c'est l'estomac qui gouverne le monde.* », disait-il.

Et il avait raison : les grandes batailles se gagnent rarement à jeun.

Un ragoût mal cuit peut ruiner un moral, mais un bon rôti, un pain croustillant, et une sauce béarnaise - invention française, rappelons-le - peuvent rallumer un courage vacillant.

La cuisine anglaise, reconnaissons-le, ne menaça jamais notre patrimoine.

Ni le Pudding, ni le porridge, ni même le *fish and chips* ne purent rivaliser avec un simple poulet de bresse, un fromage de chèvre du Poitou, ou une tarte Tatin bien tiède.

il disait même « *Ne mettez jamais en doute le courage des français : ce sont eux qui ont découvert que les escargots étaient comestibles.* »

Et puis, il y a ces pépites que nous livre le dictionnaire d'Antoine Capet, où l'on découvre un churchill plus savoureux encore. En 1932, en pleine prohibition, un médecin lui prescrit d'ailleurs cette ordonnance étonnante : "La convalescence post-accident nécessite le recours à des spiritueux, principalement avec les repas. La quantité ne peut être précisée, mais le minimum est de 25 centilitres.". J'entends déjà certains ici se dire que ce médecin mériterait la Légion d'honneur...

Dans un autre registre, Churchill conseillait aussi : « *il faut manger beaucoup de crème, cela enrobe les fibres nerveuses et cela adoucit les extrémités des nerfs.* »

Nos amis nutritionnistes et parlementaires apprécieront la solidité scientifique du propos...

Churchill incarne, à mes yeux, une vertu rare : l'art de vivre comme un rempart contre les épreuves. Il a montré qu'on peut manier l'arme des mots, la force des actes... et la joie de partager un bon repas pour garder le cap, même dans la tourmente.

Aujourd'hui, en lançant le Chapitre français, nous honorons cet esprit : l'alliance du courage et du plaisir, du sérieux de la mission et de la légèreté de la table.

Alors, comme Churchill, faisons vivre ce Chapitre dans l'Histoire... et dans les caves !

Je lève mon verre - à Winston, au Pol Roger, et à nous tous - pour cette belle aventure gastronomico-churchillienne. Mais toujours « *No Sport* », ne l'oublions pas !

Santé !

La séance est levée.

